

Un poète vénézuélien : Vicente Gerbasi  
 =====

par Claude Aubert

Speaker

Depuis Gonzalo de Berceo, fameux barde du XIII<sup>ème</sup> siècle, jusqu'à aujourd'hui, la poésie de langue castillane a suivi une courbe ascendante. A travers les siècles, elle s'est manifestée tantôt avec violence, tantôt avec douceur, parfois mystique, parfois guerrière ou amoureuse, ou métaphysique, mais malgré ses divers aspects, toujours en quête du feu de l'âme.

Du haut Moyen Age jusqu'en plein XX<sup>ème</sup> siècle, sa voix ne s'est pas encore tue, et miracle, elle s'est même prolongée jusqu'en Amérique, où des personnalités nouvelles ont su lui infuser une sève fraîche et vigoureuse, faire d'elle un arbre frère du chêne hispanique, un arbre aux fiévreuses frondaisons tropicales.

Vicente Gerbasi, fils d'un immigrant italien, est né à Canoabo, bourgade vénézuélienne de l'Etat Carabobo, le 2 juin 1913. Il a été l'un des fondateurs de la célèbre revue "VIERNES", qui, de 1939 à 1941, révéla la jeune poésie vénézuélienne en pleine gestation, soucieuse d'assimiler les tendances poétiques nouvelles et de réformer les modes d'expression lyrique traditionnels.

Considérée dans son ensemble, l'oeuvre de Vicente Gerbasi révèle deux caractères, qui lui sont propres et déterminent sa personnalité: l'un, "épique", met en lumière la puissance tellurique de la terre du Vénézuéla, sentie et observée par ce poète, à travers certaines régions restées encore presque sauvages et incultes. Il évoque aussi la lutte âpre, tendue des hommes nouveaux pour parvenir à la mater. L'autre, "lyrique", d'un lyrisme serein et chaud, fraternel à l'humain reste proche de l'enfance et de son monde éternellement paradisiaque.

Dans ce domaine, Gerbasi exprime spontanément et avec une naïveté qui nous touche, parce qu'elle est sincère, sa tendresse pour ses propres enfants, leurs rêves nocturnes, qu'il se plaît quelquefois à réinventer. Ses vers sont riches de couleurs et de nuances, comme les premiers chants, les louanges que le poète espagnol du haut Moyen Age, Gonzalo de Berceo, adressa à la Sainte Vierge.

Au XIIIème siècle, Gonzalo de Berceo écrivait :

" L'Ombre des arbres  
bonne, douce et saine,  
oui, c'est le nid chéri  
de mes pèlerinages ! "

Au XXème siècle, Vicente Gerbasi prolonge son chant  
de la façon suivante :

(Fond de musique douce)  
(Voix de femme claire)

La nuit sur le gazon  
m'élève jusqu'à ses arbres  
aux rondes frondaisons.  
La nuit comme un parfum de prunes  
La nuit et son cheval blanc.

Un vieux chemin s'avance  
et zigzague vers l'ombre,  
parmi les tulipiers,  
la clarté bleue, les ruches, les oliviers,  
grimpe lentement vers le village.

Là, dorment les enfants,  
perdus dans un songe pareil  
à une lunaire contrée d'éléphants.

Une musique de brise erre sur les roseaux.  
Passe un vent d'obscurs colombiers,  
avec une rumeur de place,  
de porte de couvent  
et une senteur étoilée de fleur d'oranger.

Je ressens la tristesse de mes propres pas,  
et ici, je possède la joie de contempler la terre,  
ici, en compagnie de mes fils qui dorment.

Au coeur de leur sommeil  
ils cheminent vers les forêts,  
oui, avec ces fins animaux blancs  
groupés sous les eucalyptus.

Ici, je respire avec le seul souvenir  
de ma propre légende,  
née sur les plages de la mer.

---

Speaker

Ce poème intitulé: "Pendant que dorment les enfants" est tiré du recueil: "Trois Nocturnes", édité à Bogota, Colombie, en 1946.

Une des autres créations, "Les Espaces Chauds", parue à Caracas, 1952, a été traduite en français par Claude Couffon, et rééditée à Paris, 1955, en deux versions, espagnole et française, aux éditions Pierre Seghers, "Collection Autour du Monde".

Dans cette oeuvre, Gerbasi décrit la faune et la flore de son pays natal, recrée le climat magique de sa petite enfance, passée en compagnie de son père dans une contrée à défricher, s'identifie à l'angoisse des paysans pauvres, retrouve la hantise de la mort sur des plaines immenses, dans les marécages.

Son style se concentre et se durcit pour dénoncer certaines injustices sociales, ou alors devient fiévreux et sensuel, suggère des senteurs inconnues et troublantes, des teintes de crépuscules, éphémères et éblouissantes. Il passe graduellement du vers libre et souple à la narration poétique.

(Fond de musique)

(Voix d'homme, ton grave)

Mon pays

---- Sur l'herbe embrasée par le jour, le sommeil du cheval nous entoure de fleurs, tel un dessin d'enfant, tandis que le fruit tombe de l'épais feuillage d'argent, qui tremble et brille dans les cigales d'une lumière solitaire.  
---- A quelle époque suis-je, moi qui traverse maintenant cette solitude de feu,

cette tristesse où le taureau mugit dans le lointain, cette  
nostalgie,  
où le cactus croît parmi les collines et rejoint l'horizon,  
cette mélancolie monotone du ramier, caché,  
ici auprès du fleuve, plus loin, on ne sait où, près de la mort,  
sous le ciel clair qui porte quelque nuage ardent ?  
---- J'avance parmi des miroirs fondus où la fleur est défigurée,  
où le miel roule sur le corps difforme des arbres,  
où l'oiseau passe tel un frisson éphémère de l'arc-en-ciel.  
La terre exhibe ses plaies rouges, ses grottes et ses rocs, ses  
énormes fourmis, ses grandes feuilles grasses, ses palmiers et  
ses maisons d'argile où l'homme suspend sa guitare.  
Les gens étendent au vent solaire des peaux de taureau,  
écrasent le maïs, font l'amidon, tissent la fibre d'or,  
mais vont presque invisibles, muets sous leur peine,  
parmi la fumée du tabac, en quête d'herbes médicinales.  
---- J'interroge et ne reçois pas de réponse, mais une voix,  
d'un seuil obscur où veille la misère,  
me dit : " Méfie-toi de la mort en ces champs solitaires "... ----

---

Speaker

C'est en communion secrète avec ces terres aveugles et  
muettes, où le "peón", sorte de journalier, ne répond pas aux  
questions qu'on lui pose, reste étrangement enfoncé au coeur d'une  
végétation encore ensorcelée, que Gerbasi a puisé la force élémen-  
taire de son lyrisme ardent.

Son père était italien et cultivait dans un coin reculé  
de son coeur, une vieille nostalgie de l'Europe. Vicente, le fils,  
lui a dédié un long poème: Mon Père, l'émigrant. Il est paru à  
Caracas en 1945. En 1949, le poète Robert Ganzo, Vénézuélien  
établi à Paris, l'a traduit en français et l'a édité dans la  
Collection: - Appels poétiques -, 10 rue de Vaugirard, Paris.  
En voici quelques extraits :

(Fond de musique)

(Voix d'homme assez claire)

----- Ton village en rond sur la colline, près des blés,  
devant la mer et les pêcheurs dans l'aurore,  
dressait ses tours et ses oliviers argentés.  
Il y avait les amandiers du printemps,  
le laboureur comme un jeune prophète  
et la petite bergère au visage encadré d'un mouchoir.  
De la mer au village venait une femme  
portant un panier plein de sardines fraîches.  
Elle était pauvre et joyeuse sous le bleu éternel,  
comme les petits vendeurs de cerises aux carrefours,  
comme les filles autour des fontaines  
dans leur rumeur de brise de châtaigniers.  
Ton village avec les étincelles du forgeron,  
dans la pénombre, et dans le bruit  
de chaussures à clous; avec les chansons du menuisier  
et ses ruelles aux pavés usés,  
où déambulaient des ombres du purgatoire.  
Ton village vivait dans la lumière du jour.....

----- De tout ton chemin de vieux chemincau,  
de tes souffrances, de tes désarrois,  
d'avoir porté tout le poids de la hache  
et du sac,  
d'avoir aidé le blessé,  
d'avoir partagé ton pain;  
de tout cela, il te reste une maison,  
et, sur sa porte, tu as écrit  
des phrases de la Bible.

----- Que nous étions près des arbres,  
de la rivière, des montagnes !  
Nous étions là, moi, avec mes joies  
où chantait un oiseau;  
toi, avec ton existence dure,  
tes revers et tes nostalgies,  
debout, avant les jours de mon enfance. --- "

Speaker

Mon Père, l'émigrant, est à notre avis le meilleur long poème de Gerbas, celui dont l'inspiration et le souffle ont acquis une intensité dramatique.

Il cristallise également l'angoisse abyssale et les joies humbles d'un artiste appelé à créer dans un climat presque trop exubérant. Les images convergent sur un foyer central, l'âme du père. Celle-ci se purifie peu à peu, comme une odorante fumée, un encens rare dans cette symphonie en vers libres et cadencés.

Vicente Gerbas a le don de faire naître à fleur de page des images parfois extraordinaires, musicales, comme: -- "En nos heures gisent des reflets d'héliotropes; en elles sont des mains passionnées, les éclairs des rêves." --

Ce poète, né dans la bourgade de Canoabo, aux maisons basses, avec des patios et des grilles en fer forgé datant de l'époque de la colonie espagnole, a connu une existence jusqu'ici assez mouvementée. A l'âge de dix ans, on l'emmène en Italie, où il étudia jusqu'à 17 ans. De retour au Vénézuéla, il poursuit ses études, mais rapidement trouve une activité intense dans le journalisme. C'est à ce moment là que, parallèlement, il commence à écrire ses premiers poèmes, s'intègre parmi les jeunes cénacles littéraires de Caracas.

A publié : "Veille du Naufrage", "Forêt dolente", "Création et symbole", (Essai sur la poésie), - "Lyres", "Poèmes de la Nuit et de la Terre", "Mon Père, l'émigrant", "Trois Nocturnes", "Les Espaces Chauds", "Cercles du tonnerre", "Tyran d'ombre et de feu", "Anthologie", etc.. Enfin "Oliviers d'éternité", récemment édité à Jérusalem en 1961. Il a été traduit en hébreu et va très bientôt être traduit en français et paraîtra à Genève, "Collection, Jeune Poésie".

En outre, Gerbas a fondé et dirigé au Vénézuéla les revues suivantes: "VIERNES", "EL PERFIL Y LA NOCHE", ainsi que la grande revue d'art et de littérature, SHELL.

Par la suite, il est entré dans la carrière consulaire et diplomatique. Quelques poètes de Suisse française l'ont connu à Genève, où il a été Consul en 1948-49. Actuellement, il est Ambassadeur à Jérusalem. Il aime particulièrement la Suisse et l'Italie.

"Oliviers d'éternité", sa toute dernière oeuvre, est un hymne vibrant, aux teintes lumineuses, qu'il a adressé à la terre brûlée d'Israël, à ses vergers, à ses oliviers, au labour quotidien de son peuple.

(Fond de musique)

(Voix d'homme, assez puissante et claire)

JERUSALEM

Depuis l'Antiquité  
ton Livre est taché de sang d'agneau,  
ouvert au soleil  
comme un pré de coquelicots.  
Là, jadis, Job amassa ses biens.

J'ai grimpé vers tes pierres, Jérusalem,  
Cité du cantique de l'aube,  
enceinte, haute muraille de la paix,  
tombe de David.

Tes femmes étaient vêtues de tuniques blanches  
(dans les ruelles,)  
elles portaient des rameaux de fleurs de pommier  
pour les danses sur les petites places et les collines,  
là, elles illuminèrent un vaste jour d'allégresse.

De rocher en rocher, tu construis tes demeures,  
et unie, tu t'élèves comme un temple  
qui passe du soleil aux étoiles  
dans la brise argentée des oliviers.

Sur les pentes aux clairs épis,  
enfants, laboureurs, brebis  
forment une ronde autour de toi,  
et tu resplendis dans le temps comme une couronne  
avec tes précipices de lave pétrifiée,  
et tes cyprès qui rêvent tels des luths obscurs,  
tes amandiers fleurissant au bord du ciel,  
et tes cloches,  
leur lueur métallique jaillit jusqu'au Calvaire.

Ceux qui labourent la terre  
parmi les pierres  
et les os d'ancêtres millénaires,  
ceux qui cultivent la vigne  
aux flammes transparentes,  
ceux qui portent l'eau dans les vergers  
et cueillent des fraises  
qu'ils posent délicatement  
dans des paniers aux fibres dorées,  
ceux qui soignent l'oranger et le citronnier,  
et l'homme qui conduit son chameau  
sur la rive du crépuscule,  
tous élèvent leurs yeux vers toi, Jérusalem,  
abritée au coeur de tes murailles, comme une forge,  
où les générations façonnent un candélabre,  
une charrue,  
la trompette qui résonne à travers les Ages.

Près de tes tours,  
(au crépuscule, elles se reflètent dans le ciel  
comme dans un lac,)  
je médite devant le soleil de Dieu  
noyé entre les nuages,  
contemplant les troupeaux  
et le berger à barbe blanche,  
qui tourne son regard vers ta cité,  
avec une puissante mélancolie de prophète.

Je monte vers Jérusalem,  
porté par l'obscur vent des siècles,  
je m'achemine, pierre après pierre,  
et là, entre tes murs d'os rongé,  
dans ta nuit mélodieuse,  
j'ouvre ton Livre sous les éclairs.

---

(Fond de musique)

Speaker

Les oeuvres les plus marquantes de Vicente Gerbasi, riches en visions successives, s'attachent principalement à dégager l'obscure puissance panique de la nature tropicale de sa terre natale. Elles resteront de ce fait toujours attrayantes.

Son art poétique s'est aussi adapté à d'autres climats, comme celui de la Palestine, qu'il a su comprendre et intégrer dans sa veine toujours généreuse. Mais à notre gré, ce poète devrait s'arrêter une fois en chemin, prendre le temps de respirer pour approfondir les paysages enfouis dans sa mémoire.

Alors, peut-être, pourrait-il mieux tirer parti de ses dons naturels et donner à sa Poésie un ton plus intime, une voix plus intérieure ? - Elle gagnerait quelquefois en qualité si elle était plus dépouillée. -

Nous lui sommes cependant reconnaissants de nous avoir émerveillé grâce à son kaléidoscope d'images authentiques, brillantes et hardies.

Claude Aubert

Pension la Ramée, 7 Contamines.

Téléph. 24.39.70

Pendant que dorment les enfants, (Trois Nocturnes, Bogota, 1946) et Jérusalem, (Oliviers d'éternité, Jérusalem, 1961) ont été traduits de l'espagnol par Claude Aubert.

Mon pays a été traduit de l'espagnol par Claude Couffon et tiré de la plaquette - Les Espaces Chauds - Edit. Pierre Seghers, Paris, 1955.

Mon Père, l'émigrant, (extraits) a été traduit par Robert Ganzo - (Collection Appels poétiques, 10 rue de Vaugirard, Paris.

\*\*\*\*\*